

## LE MONDE ILLUSTRE.

Montréal, 31 octobre 1884

## SOMMAIRE

TEXTE : Sixième tirage de nos primes.—Entre-nous, par Léon Leduc.—Les délaissés de la tombe, par T.—La statue du général Chanzy.—L'intempérance.—Un conseil par semaine.—Poésie : La Toussaint, par Am. Burion.—Notes et impressions.—La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Navery.—Nos primes.—De partout.—Récitations en famille : Logogriphe, vers inachevés, problème d'échecs et rébus.—Variétés.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Statue du général Chanzy.—La France et la Chine : Le fort de Joss-Hi l défendant la ville et la rade de Shanghai.—La veuve.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

## SIXIÈME TIRAGE DE NOS PRIMES

Le sixième tirage des primes du MONDE ILLUSTRE (numéros du mois d'octobre), aura lieu lundi soir, le 3 novembre, à huit heures, dans la salle publique de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Nos lecteurs sont spécialement invités à y assister.

## ENTRE-NOUS

C'est le premier novembre. Au fond du cimetière  
On entend chaque mort remuer dans sa bière ;  
Le travail du ver semble un instant arrêté  
Ramenant leur linceul sur leur poitrine nue  
Les morts en soupirant une plainte inconnue  
Se lèvent dans leur morne et sombre majesté.

Ce chant des morts, ces vers du plus beau poème du grand poète canadien, exigeraient, pour être traduits pour les yeux, le pinceau d'un Goya, d'un Dürer, d'un Fra Angelico ou d'un Ribera.

Je les ai lu vingt fois ces strophes admirables, dont la profondeur épouvante, et je les relisais hier encore en pensant à cette fête qui s'approche, la Toussaint.

Les dernières feuilles qui tremblent au bout des branches, la bise qui siffle dans les bois et les pâles rayons du soleil d'automne, tout nous annonce l'arrivée de ce mois triste et sombre.

C'est le mois des morts.

A propos de la cérémonie du jour des morts, je me permettrai d'en dire l'origine, quelque grave et sérieux que soit le sujet pour une causerie comme celle-ci.

J'ai trouvé cette légende dans un vieux livre, et je vous la donne telle qu'elle.

« Un moine français, revenant du pèlerinage de la Terre-Sainte, fut assailli, près de la Sicile, par une violente tempête, et obligé de s'arrêter dans une île déserte.

« Au milieu des rochers qui la couvraient, il eut la joie de rencontrer un ermite, qui vivait là dans la prière, retiré en une grotte. Ils s'entretenirent des choses spirituelles, et l'ermite demanda au pèlerin s'il connaissait le monastère de Cluny et le saint abbé Odilon. Sur sa réponse affirmative, il ajouta :

« — Il y a près d'ici un lieu où j'ai vu souvent de grandes flammes ; au milieu de ces abîmes de feu, j'apercevais des millions d'âmes qui endurent des tourments insupportables, proportionnés à la diversité et à la quantité des fautes qu'elles ont à expier. Des légions de démons sont chargés par la justice divine d'augmenter les supplices et de les renouveler sans cesse.

« Ces âmes poussent des cris lamentables, au milieu desquels j'ai distingué les hurlements terribles des diables, et je les ai vus, sous des figures affreuses, se plaindre avec rage de ce que plusieurs de ces âmes leur sont ravies avant le temps et sont conduites au ciel en triomphe par les prières et les aumônes des fidèles, surtout par les oraisons et les pénitences d'Odilon, abbé de Cluny, et de ses religieux.

« C'est pourquoi, ajouta l'ermite, je vous conjure, au nom de Dieu, de raconter fidèlement tout ce que je viens de vous dire à ces pieux et savants religieux et au vénérable Odilon.

« En apprenant ces détails, l'abbé Cluny institua

dans tous les monastères dépendant de l'abbaye de Cluny, une commémoration de tous les fidèles trépassés, au lendemain de la fête de tous les Saints.

« Bientôt cet usage se répandit au dehors, et les Papes l'ont étendu à toute l'Eglise.

« L'usage de célébrer la messe pour les défunts avait pris un si grand développement, que dans certains monastères on disait des messes pour eux tous les jours, même le dimanche. Et Durand de Mende raconte dans son *Rational* qu'un certain abbé ayant défendu de dire la messe pour les défunts, le dimanche, les morts lui infligèrent une si rude correction, qu'il revint sur sa défense.

Cette manière de procéder paraît peu conforme à la vraisemblance ; mais cette histoire, vraie ou fausse, montre la préoccupation que l'on avait de célébrer pour délivrer les âmes en peine.

Le jour des morts est observé à Paris d'une manière toute spéciale, car nulle ville au monde n'a autant de respect pour les morts.

Ce jour-là, les cimetières de la grande ville sont envahis par la foule, et sur chaque tombe on voit une femme en prière.

Les mères surtout y sont nombreuses. Dans leur amour, elles croient à cette fiction du poète qui nous dit que le mort bien aimé sent couler sur sa joue la larme tombée des yeux de celle qui l'a bercé.

Ah ! ma mère, c'est toi, docteur la tendresse sainte  
Vient répandre à la fois tes larmes et ta plainte  
Sur le tombeau de ton enfant.

O larme de ma mère,  
Petite goutte d'eau  
Qui tombe sur ma bière  
Comme sur mon berceau.

O fleur épanouie  
De l'amour maternel  
Par un ange cueillie  
Dans les jardins du ciel.

Mais il faudrait tout citer dans ce poème dont chaque vers est une perle, et ne voulant pas trop vous attrister, je reviens aux vivants.

Les vivants ! Eh, mon Dieu ! ils continuent toujours le vieux jeu : ils se battent !

Je ne viens pas vous entretenir des batailles ordinaires, à coups de fusil et à coups de canon, et qui peuvent, en fin de compte, se résumer dans la réponse bien connue d'un vieux brave à qui on demandait ce qu'il faisait dans les batailles auxquelles il avait assisté :

— On me tuait et j'en tuais.

Non, je veux vous parler d'un autre genre de guerre dont nous avons été témoins la semaine dernière : la guerre au feuilleton, entre *La Presse* et *Le Monde*.

Le sang n'a pas coulé, mais les braves typos ne se sont jamais autant démenés que pendant ces jours de combat.

Un journal publie un jour cinq colonnes de feuilleton, l'autre en donne dix le lendemain ; on s'anime, on se pique au jeu, et bientôt on lance au public vingt-deux colonnes, puis quarante, quarante-deux. On va continuer jusqu'à ce qu'enfin le public dise :

— Laissez-nous tranquille, avec votre feuilleton, je vous dis que le verdict sera en faveur du journal le mieux fait, le mieux renseigné.

On en est là.

Cette guerre a produit des résultats aussi étranges qu'imprévus.

Aussi, jeudi soir, les rues du quartier Est et du quartier Saint-Joseph à Montréal, étaient complètement désertes. De loin en loin on n'apercevait que le gardien de la paix, solitaire, traînant la jambe, l'œil aux écloles et réprimant avec peine un baillement régulier.

Où, les rues vides, les hôtels déserts, les théâtres fermés, la ville morte.

A chaque mai on, toutefois, on voyait une lampe allumée, bien tard, et près de cette lampe, père, mère, enfants, toute la famille, penchée, absorbée, insensible à tout, indifférente au reste du monde, lisait, dévorait les quarante colonnes de feuilleton !...

La consommation d'huile de charbon a triplé pen-

da t cette nuit mémorable, et le lendemain la demande faisait hausser les cours de pétrole dans toute la Pensylvanie.

Mais ce ne fut pas tout. Après une nuit d'insomnie, vaincus par la fatigue, on se coucha au petit jour, et le réveil fut tardif.

Le déjeuner ne fut pas prêt à l'heure, les enfants ne purent aller à l'école, et l'ouvrier arriva en retard à l'atelier.

Le soir, à l'heure du souper, on ouvrit le journal : Vlan ! encore quarante colonnes de feuilleton.

C'était dur, mais enfin il fallait lire ou dormir ; pas de milieu.

Après un moment d'hésitation, on débarrassa la table et alors, alors ! on reprit la corvée, on se remit à lire, à dévorer les autres quarante fatales colonnes, puis on se coucha à quatre heures du matin et on se leva encore plus tard que la veille.

Le samedi, l'ouvrier fut chassé de l'atelier, les enfants ne furent pas habillés, la soupe fut mauvaise, les grands se disputèrent, les petits pleurèrent et tout fut mis sens dessus dessous !

Les trois quarts des ménages sont brouillés, et tout le monde demande grâce.

— Ne nous donnez plus de feuilleton, pour l'amour de Dieu !

Parmi les événements remarquables de la semaine dernière, je ne puis passer sous silence la célébration du centième anniversaire d'un Juif anglais, sir Moses Montefiore.

Ces deux mots : « juif anglais, » n'impliquent pas une idée de générosité extraordinaire, et cependant, sir Moses a été l'un des hommes les plus philanthropes et les plus généreux du siècle, aussi son nom est-il vénéré dans le monde entier.

Ce banquier, dont la fortune est invraisemblable, a dépensé des millions pour venir au secours de ses co-religionnaires, et le respect qu'il impose est tel que la plupart des gouvernements auxquels il s'est adressé l'ont accueilli avec faveur et ont fait droit à ses demandes.

Il fut l'ami de Mehemet Ali, pacha d'Egypte, du czar de Russie, Nicolas Ier, du Sultan du Maroc, de Louis-Philippe, roi de France, et est très estimé de la reine d'Angleterre.

Sa charité ne fait pas de distinction de religion, il est autant l'ami et le protecteur des chrétiens que des israélites.

Ce digne vieillard, qui vient d'atteindre le siècle, dirige encore l'importante maison de banque dont il est le chef ; il arrive tous les matins à son bureau à l'heure réglementaire, et rien ne se fait sans son ordre.

Sir Moses semble ne pas vouloir quitter ce bas monde d'ici à quelques années encore, car il vient de renouveler, pour trois années, l'engagement de son secrétaire particulier.

Quant au secret de cette longévité, sir Moses dit l'avoir trouvé dans la sobriété et la régularité des habitudes.

Quand on parle de charité, la pensée se reporte naturellement à ceux qui souffrent, et c'est ce qui m'amène à vous dire quelques mots de l'hôpital Notre-Dame.

Justement, je viens de parcourir le quatrième rapport annuel de cette institution qui a déjà rendu tant de services depuis sa fondation.

Les citoyens de la cité de Montréal ont fait leur devoir cette année, et on a pu faire le premier paiement sur l'achat de la propriété. Mais il faut reconnaître que si le chiffre des recettes a été aussi élevé, c'est grâce au dévouement des dames patronnesses, qui ont eu l'heureuse idée d'organiser cette magnifique fête de charité, la *Kermesse*, dont tout le monde, et surtout les pauvres, a gardé un si bon souvenir.

Le produit net de la *Kermesse* a été de \$12,022.89, et comme vous le voyez, c'est un appoint respectable sur un total de recettes de \$15,971.44.

Durant l'année comprise entre le 30 juin 1883 et le 30 juin 1884, on a admis 1,089 patients, dont 646 hommes et 443 femmes.

Aussi, les dépenses ont elles été très élevées, et il ne reste en caisse qu'une somme insignifiante.

Il faudra donc montrer encore plus d'énergie pour venir en aide aux malheureux malades.